
HISTOIRE

DES OULAD NAÏL

FAISANT SUITE A CELLE DES SAHARI

(Suite. Voir les n^{os} 95 et 100.)

Dans le courant du mois de décembre 1845, El-Hadj Abd-el-Kader se montra sur le plateau du Sersou, au sud de Teniet el-Had. Le maréchal Bugeaud chargea les généraux Jussouf et Bedeau de manœuvrer de manière à lui couper tout passage dans l'est.

L'émir glissa entre nos colonnes et se porta à Goudjila, à Taguin, à la goubba de Sidi Aïssa Moul-el-Hadba (au nord du djebel Khider), à Aïn Oucera, puis dans l'Ouaranseris, chez les Ahrar de Tiaret, et se rabattit subitement chez les Oulad Allane de Médéa. Avec l'aide de cette dernière tribu, il *raza* successivement les Oulad Aïssa Ahel el-Gotfa, les Adaoura Reraba, les Oulad Ali ben Daoud, les Mouiadat, les Oulad Mokhtar-Cheraga, et se mit à l'abri de nos colonnes à Oglet el-Akfa (à l'est du djebel Sendjas). Là, les Oulad Naïl lui renouvelèrent leur serment d'obéissance. En retour, il les assura de sa protection contre les Français. Il reçut également une députation des Oulad Madi du Hodna, qui l'appelaient chez eux. Abd-el-Kader simula une marche de leur côté, mais fondit sur les Ouennoura, récemment soumis aux Français, et leur prit un nombreux bétail.

Quelques jours après, l'émir était dans le Djerjera. Repoussé par nos troupes de la vallée du Sebaou, on ne tarda pas à signaler

sa présence à Bireïne, au sud-est de Boghar. Au nord de ce point, à El-Abiod, une colonne française était en observation. Abd-el-Kader, avec sa rapidité accoutumée, tourna cette colonne, surprit les Douaïr de Titeri, placés sous le commandement de l'agha Chourar, leur enleva un butin immense et s'échappa dans le sud.

La colonne d'El-Abiod se lança sur ses traces, l'atteignit le 7 mars 1846 à Beririk (au nord du djebel Khider), lui tua 150 hommes, parmi lesquels l'un de ses lieutenants, Ben Kelikha, et l'agha Mohammed. L'émir se dégagea de ce mauvais pas par une fuite précipitée; il traversa le djebel Khider et entra dans le Zarez. Il franchissait les dunes, lorsqu'on lui signala deux colonnes françaises, dont l'une débouchait par El-Hammame, au pied du djebel Sendjas, et l'autre, sous les ordres du général Jussouf, par Guelt es-Setel.

Abd-el-Kader, se voyant sur le point d'être atteint, s'engagea dans la gorge de Gaïga du djebel Sahari. C'est là qu'il ordonna de tuer deux prisonniers français qu'il traînait depuis longtemps à sa suite et dont il redoutait les révélations. L'un était M. Lacoste, chef du bureau arabe de Tiaret, et l'autre M. Lévy, interprète. Ce dernier avait été pris à l'affaire de Sidi Ibrahim. Les Arabes firent une décharge sur eux et abandonnèrent leurs cadavres. Cette exécution était le sanglant prélude du massacre général de nos prisonniers, qui devait avoir lieu le 27 avril suivant.

Nos deux colonnes, après s'être réunies à Riane, en avant des dunes, sous le commandement du général Jussouf, recueillirent sur leur passage les deux malheureuses victimes de la férocité arabe, qui vivaient encore.

A l'approche de nos troupes, toutes les tentes des Oulad Naïl avaient disparu de la plaine et s'étaient retirées dans les endroits les plus inaccessibles des montagnes.

Le général Jussouf pénétra sans difficulté dans le djebel Sahari et campa à Meliliha, chez les Oulad ben Alya. Abd-el-Kader bivouaquait à quelque distance en avant, à la sortie du défilé de Gaïga. Il décampa aussitôt en dirigeant sa marche vers Aïn Kahla. Il s'y établissait à peine avec sa cavalerie, que le général tombait sur son arrière-garde, la culbutait, prenait son convoi

de 800 mulets, ses propres bagages et sa tente (13 mars). A cette annonce, la panique se mit au milieu de nos ennemis : cavalerie et infanterie battirent simultanément en retraite, sans plus écouter la voix de l'émir, qui essayait de les retenir ; bientôt elles s'étaient dispersées dans toutes les directions. Abd-el-Kader, en compagnie seulement de l'agha des Oulad Chaïb, Djedid, de Ben Ouda des Oulad Mokhtar, se retira à Fid el-Botma, au nord du djebel Bou Kahil, où il fut rallié par une partie de son goum. Le général, obligé d'accorder à ses troupes un peu de repos nécessaire, ne pouvait empêcher Abd-el-Kader de se réorganiser.

Dans ces circonstances fort difficiles, le nommé Si Cherif ben el-Ahreuch, des Oulad R'ouini, qui avait fait la campagne du Djerdjera, rendit à l'émir de véritables services. Grâce à sa parfaite connaissance des hommes et des choses du pays, les Oulad Naïl, au lieu de tourner le dos au vaincu, continuèrent à se montrer pleins de dévouement pour lui : ils lui fournirent en abondance des provisions de bouche, lui reconstituèrent un convoi et grossirent les rangs de sa cavalerie.

De Fid el-Botma, Abd-el-Kader se dirigea, pendant la nuit, à Meçad. Toujours traqué par l'infatigable général, il gagna Sidi Makhlouf — aujourd'hui caravansérail, sur la route de Laghouat, — et Rorfa, dans le djebel Amour.

Nos braves soldats, dans cette chasse à l'émir, supportaient, avec un entrain admirable, toutes les marches et contre-marches, si pénibles surtout lorsqu'elles ont lieu de nuit, dans l'espérance de saisir enfin leur glissant adversaire.

Abd-el-Kader, bien que réduit aux abois, ne pouvait se résoudre à sortir d'un pays qui lui offrait de grandes ressources, où il croyait lasser la patience d'un ennemi acharné, attendre divers contingents de l'est et devenir encore redoutable. De Rorfa, il retourna donc sur ses pas, passa par Tadmit et s'arrêta à Zakar.

Il n'était pas dans ce ksar, que l'arrivée de notre colonne le forçait d'en sortir en toute hâte et d'aller se cacher dans les ravins de Bou Kahil.

Après avoir frappé les habitants de Zakar d'une grosse amende pour avoir donné asile au fugitif, le général, tout en cherchant l'émir, raza, trois fois dans la même journée, les Oulad Saad ben

Salem, qui s'étaient obstinément soustraits à toute avance de pardon : à Meçad, dont la population fut soumise à une forte contribution, à El-Bordj et au pied du Bou Kahil.

Après avoir fait tout le mal possible aux Oulad Saad ben Salem, pour les dégoûter de leur fidélité à l'émir, dont la retraite restait introuvable, le général reparut à Zakar, puis quitta définitivement ce ksar pour aller se ravitailler à El-Bida du djebel Amour, en passant par Tadmit et Rorfa.

A El-Bida, le nommé Kouider ben Bel-Khir lui apporta la soumission des Oulad Dia et l'informa, en même temps, qu'El-Hadj Abd-el-Kader était à Kharza, dans le Zarez occidental, au milieu des Oulad Naïl.

Sur cette indication, le général se remit en route et surprit le campement des Oulad Naïl. Quant à l'émir, qui mettait autant de soin à éviter notre colonne que celle-ci montrait de persévérance à le poursuivre, il s'était encore sauvé dans la direction du sud. Le général essaya de le gagner de vitesse. De Kharza il vola à Korireche, puis à Bou Stama, à Teniet el-Ouidja. Nous ne pûmes le rejoindre nulle part, quoique le serrant toujours de fort près. Nous l'obligeâmes néanmoins d'entrer dans la province d'Oran, chez les Oulad Sidi Chikh, et d'abandonner pour toujours le territoire de la province d'Alger.

Le général fit mine de rentrer dans le Tell. Il avait déjà dépassé le djebel Khider, lorsque tout à coup il revint à Korireche et tomba sur les Abaziz-Charef, qu'il châtia durement pour les punir d'avoir razé une tribu amie, les Rebaya.

Là se termina cette laborieuse campagne. Les Oulad Naïl, que l'émir avait su pendant si longtemps conserver à sa cause, n'eurent plus d'autre ressource que d'implorer notre clémence, ce qu'ils firent avec des protestations de dévouement éternel.

Au mois de février 1847, le général Marey entreprit une tournée chez les Oulad Naïl, pour étouffer, à son début, une insurrection fomentée par Bou Maza. Sa colonne, aux environs de Guelt es-Setel, fut assaillie par une tourmente de neige ; elle eut beaucoup à souffrir du mauvais temps dans ces parages éloignés. Il infligea un châtiment sévère aux tribus qui avaient prêté l'oreille.

aux excitations du célèbre agitateur, et les fit rentrer dans le devoir. A Meçad, il faillit enlever Si Moussa le Derkaouy, qui n'eut que le temps de fuir, vivement pourchassé par quelques cavaliers de notre goum. Ce chef de l'ordre des mendiants se retira à Metlili, dans le Mzab. Les habitants de ce ksar, dont beaucoup avaient eu autrefois des relations avec lui à Laghouat, regardèrent sa présence au milieu d'eux comme une bénédiction du ciel.

Au mois d'avril suivant, le général Joussouf exécuta une promenade militaire chez les Oulad Naïl, dans le but d'asseoir notre influence parmi ces tribus remuantes, toujours prêtes à écouter la voix du premier fanatique venu. Il s'avança jusqu'à Aïn Madi.

En 1848, le général Marey se montra encore aux Oulad Naïl. Aucun évènement remarquable ne signala sa présence chez eux.

Au mois de juin 1849, le général Ladmirault traversa le Zarez pour aller punir les Oulad Fereudj, les Oulad Saci et les Oulad Khaled, qui s'étaient insurgés.

Au mois d'octobre de la même année éclata la révolte de Telli ben El-Akhal, l'un des anciens agha de l'émir, révolte qui correspondait avec celle des Zibane. Le lieutenant Gruard et le sous-lieutenant Carrus conduisirent une audacieuse razia, à Zaf-rane, dans le Zarez occidental, sur les Oulad Si Ahmed, les Oulad Oum Hani et les Oulad Saad ben Salem. Dans ce coup de main, ces tribus perdirent une quantité considérable de bétail.

Bien que Moussa le Derkaoui eût cherché un refuge à Metlili et se fût ainsi éloigné du premier théâtre de ses exploits, il n'en continua pas moins de se tenir avec soin au courant de la politique française, d'entretenir des relations avec ses plus fidèles affiliés, et d'avoir une correspondance très-active avec les principaux chefs des autres congrégations religieuses. On lui attribua le projet de vouloir fondre toutes les confréries en une seule.

Moussa rendait de fréquentes visites aux Oulad Naïl, soit pour

recueillir des offrandes, soit pour augmenter le nombre de ses adeptes.

Un grand sujet d'amertume pour ce saint de la gueuserie, c'était de n'avoir recruté, jusqu'alors, que des gens pauvres, des vagabonds, qui n'apportaient pas à la confrérie des ressources suffisantes pour les grands projets qu'il méditait. En effet, ceux que leur fortune élevait au-dessus du commun, éprouvaient une grande répugnance à se mettre en contact avec des misérables, souvent mal famés. Mais le plus sérieux obstacle aux conversions parmi les riches, consistait surtout dans ce règlement de l'ordre qui interdisait aux frères de se couvrir autrement que de hardes sales et grossières. Ce règlement était fondé sur ce que l'âme, lorsqu'elle est intimement liée à Dieu, n'a plus à s'embarrasser ni du corps, qui n'a pas d'action sur elle, ni des guenilles qui le vêtent.

Moussa, voulant donner du relief à sa compagnie en y introduisant les privilèges de la fortune, se résolut à édulcorer cette discipline trop rigide. Il engagea donc ses khouane, tout en leur faisant un mérite des haillons, à se parer du burnous, du haik, à ceindre la corde de poil de chameau, en un mot, à ne point se distinguer de la foule par des signes extérieurs. Cette réforme eut immédiatement le succès qu'il s'était promis. Il parvint à enrôler sous sa bannière quelques familles influentes.

Dans une tournée vers Laghouat, il fut parfaitement accueilli par toutes les populations, et le khalifa lui-même, Ahmed ben Salem, envoya à sa rencontre une nombreuse députation chargée de riches cadeaux.

A cette époque, Si Bou Ziane préparait la révolte de Zaatcha. Afin de rendre, autant que possible, la lutte générale et lui donner un caractère religieux, il chercha à s'attirer l'appui des confréries. A cet effet, il eut une entrevue avec le grand-maître de l'ordre des Rahmania dans le sud, le chikh Si El-Mokhtar, résidant chez les Oulad Djelal, dans le cercle de Biskra.

Le prudent chikh lui répondit : « Connaissant vos desseins avant que vous y pensiez vous-même, sachant que vous viendriez demander ma coopération, j'ai, depuis longtemps, prié Dieu de

m'indiquer le parti à prendre. Le Prophète et l'ange Gabriel me sont apparus en songe et m'ont révélé la défaite des musulmans, la ruine de Zaatcha, et votre mort, à vous Bou Ziane. »

Si El-Mokhtar écrivit aussitôt à tous les mokeddem des Oulad Nail, et leur défendit de se mêler d'une querelle dont les Français sortiraient vainqueurs. « Dieu seul, leur disait-il, et non les faibles bras de l'homme, peut avoir raison des chrétiens. »

Quant à Si Moussa ou *l'homme à l'âne*, il ne fut pas aussi sage. Il accepta avec joie les propositions de Si Bou Ziane, dans l'espérance de se relever de son échec de Médéa et de propager les principes de la secte dans des localités où elle était encore ignorée. Il se rendit aussitôt à Meçad et fit appel aux khouane. Dès que ses intentions furent connues, il reçut l'adhésion et la promesse de concours de tous les Derkaoua des Oulad Nail. Cependant, quand il se mit en route, il n'avait autour de lui que quatre-vingts volontaires environ.

Pendant toute la durée du siège mémorable de Zaatcha, Moussa fut un des plus acharnés dans le combat. Il sauta enfin avec la maison dans laquelle il se défendait en désespéré. Un seul de ses compagnons survécut au désastre.

Au mois de décembre 1849, le général Daumas fit une course chez les Oulad Ameur ben Fereudj. Sa marche à travers le djebel Sahari lui rallia les Oulad Dia et les Oulad Fereudj, qui lui fournirent des contingents contre les Oulad Ameur.

A partir de l'année 1850, nous voyons Si Cherif ben el-Ahreuch jouer un rôle important à la tête des Oulad Nail.

A la reddition d'Abd-el-Kader, Si Cherif, qui lui était resté fidèle jusqu'au dernier moment, se livra à nous. Il fut successivement interné avec sa famille à Médéa, à Boghar, et enfin chez le bach-agma de Titeri, Ben Yahya, qui s'en était porté garant (1).

(1) Si Cherif était marié à une jeune Espagnole, Madalena Aolès, prise avec tous les passagers d'une balancelle, aux environs de Ne-

Les Oulad Naïl étaient toujours remuants. Pour les dominer, il fallait un chef intelligent et énergique. On jeta les yeux sur Si Cherif, auquel les titres d'homme de poudre, de marabout et de khalifa d'Abd-el-Kader valaient un grand ascendant sur ces tribus. Il fut donc nommé agha des Oulad Si Ahmed, des Oulad Rouini, des Oulad Oum Hani, des Oulad Sidi Aïssa el-Ahdab et des Abaziz-Charef. Les Oulad Dia, Oulad Ameur, Oulad Aïssa et Oulad Sidi Iounès (Sahari), avaient été attribués au bach-agma de Titeri. Quant aux Oulad Saad ben Salem, aux Oulad Yahya ben Salem et aux Ksour, ils étaient sous la dépendance du khalifa de Laghouat.

Ben Naceur ben Chohra, agha des Larba, avait fait défection avec les Harazlia et les Hadjadj, et était allé rejoindre le cherif Mohammed ben Abd-Allah. Tout en partant, il avait enlevé les troupes du khalifa de Laghouat, Ahmed ben Salem.

Ces insurgés se réfugièrent d'abord à Tugurt. Là, ils pillèrent les Oulad Moulat et les Oulad Saci. Ils gagnèrent aussitôt les frontières de Tunis pour se dérober aux colères qu'ils avaient amassées contre eux. Après le siège de Zaatcha, ils revinrent dans l'ouest, où ils continuèrent leurs brigandages. Ils prirent aux Oulad Saad ben Salem plus de 2,000 chameaux, près de Zenina, et leur tuèrent quelques hommes; ils razèrent plusieurs caravanes appartenant aux Beni Mzab, aux Oulad Saci, aux Selmya, pillèrent le ksar d'Oumache, au sud de Biskra, et rançonnèrent les Oulad Ameur.

L'inquiétude était devenue grande dans tout le Sahara. Si Cherif ben el-Areuch reçut l'ordre de marcher contre les pillards avec 500 chevaux et 2,500 fantassins des Oulad Naïl. Ceux-ci acceptèrent avec joie cette occasion de se venger des pertes sensibles qu'ils avaient essuyées de la part des Larba.

Notre agha poussa jusqu'à Guerara, tomba sur les Harazlya, puis sur les Hadjadj, tua à ceux-ci quarante hommes, à ceux-là vingt-cinq, et s'empara d'un riche troupeau de chameaux.

mours. Conduite à Abd-el-Kader, celui-ci l'avait fait épouser par son lieutenant Si Cherif, sous le nom de Fatma el-Euldja ou Fatma l'esclave blanche.

En 1851, Si Cherif exécuta une autre razia sur ces mêmes dissidents, qu'il ne cessa, du reste, de traquer jusqu'à leur complète soumission en 1853.

Tant de services méritaient une récompense. Il fut nommé bach-agma de tous les Oulad Naïl de la province d'Alger, avec le titre de Khalifa qu'il avait eu sous le gouvernement de l'émir.

En 1851, le général Ladmiraull établit une maison de commandement à El-Hammame, au pied du djebel Sendjas, pour Si Cherif. Ce bordj était destiné à faciliter au chef des Oulad Naïl la surveillance du Zarez oriental.

En 1852, notre bach-agma fut encore chargé de poursuivre le cherif d'Ouergla, Mohammed ben Abd-Allah, dont les pirateries continuelles ne laissaient jouir notre extrême sud d'aucun repos.

Ce Mohammed ben Abd-Allah, en 1842, s'était un instant posé en rival d'Abd-el-Kader. Obligé, devant l'insuccès, de renoncer à ce rôle trop grand pour sa taille, il se rendit à La Mekke. En revenant de pèlerinage (1849), il pénétra en Algérie par Tripoli et Radamès. A Ouergla, il leva l'étendard de la révolte. L'appas des razia attira beaucoup de mécontents sous ses drapeaux.

Si Cherif ben el-Ahreuch attaqua le cherif d'Ouergla du côté de Metlili (Mzab). Tout d'abord il perça jusqu'au milieu du camp ennemi. Il allait être victorieux, lorsque la trahison du goum du djebel Amour et de celui des Larba, qui tournèrent leurs armes contre lui, le forcèrent à la retraite, après des pertes égales de part et d'autre.

A la suite de cet échec, une colonne fut organisée par le général Ladmiraull. Cette colonne alla prendre position à Ksar El-Hirane, pour protéger Laghouat.

Au mois de septembre 1852, le général Joussof fut chargé de la construction d'une maison de commandement pour Si Cherif, dans le but de consolider son autorité, en lui rendant notre protection plus manifeste. L'emplacement fut choisi à la sortie, vers le sud, des gorges de l'oued Malah, au centre des Oulad Naïl. En quarante jours la construction fut achevée. Après la prise de

Laghouat, qui eut lieu au mois de décembre suivant, on y installa un officier français, et le pays fut érigé en annexe de Laghouat. Quelques maisons se groupèrent rapidement au pied du fort, et le village de Djelfa fut fondé.

En 1853, le commandant de Bouçada, M. Pein, en revenant de Laghouat, surprit les Oulad Teuba, fraction révoltée des Oulad Saad ben Salem, et leur fit éprouver de grandes pertes.

La même année, notre bach-agma prit une éclatante revanche sur Mohammed ben Abd-Allah. Il l'attaqua dans l'extrême sud, le mit en complète déroute et détacha de sa cause les Larba, jusqu'alors les plus chauds partisans de cet agitateur.

Mohammed ben Abd-Allah n'en cherchait pas moins à attirer à lui les Oulad Naïl. Ses émissaires parcouraient sans relâche les tribus pour réchauffer le zèle des tièdes. Ils le représentaient comme chargé d'une mission providentielle et le disaient possesseur de trésors inépuisables, etc. Longtemps on ajouta foi, dans le Sahara, à toutes ces fables. Lorsque enfin l'expérience eut dessillé les yeux, on lui appliqua le quolibet de *Bou Dabia* (l'homme à la besace), et il resta généralement désigné sous ce nom dans le sud.

En 1853, on parlait beaucoup d'une expédition à Tougourt. Le lieutenant d'Ornano, commandant le poste de Djelfa, réunit les goum des tribus et les disposa pour une longue promenade militaire, afin de les habituer à la vie de campagne. Il leur adjoignit les spahis et quinze tirailleurs de la garnison de Djelfa, montés sur des chameaux.

Le 10 octobre 1854, cette colonne se mit en marche dans la direction de Meçad. Le premier jour, elle coucha à Aïn Naga, sur le territoire des Oulad Oum el-Akhroua, tribu que ses relations avec le cherif d'Ouergla avaient fort compromise. Le lendemain, le camp était à peine levé qu'une troupe armée des Oulad Oum el-Akhroua attaquait le convoi et tuait le maréchal-des-logis qui le commandait. M. d'Ornano, qui était en avant, se porta au secours de son arrière-garde avec les spahis et les cavaliers du bureau. Il fond sur les assaillants, qu'il repousse tout d'abord, mais qu'il ne peut poursuivre, vu le peu de monde dont

il dispose. Les Oulad Oum el-Akhroua vont donc librement se reformer plus loin. Heureusement les tirailleurs arrivent sur le lieu du combat. Ils se couchent dans les touffes d'alfa sans avoir été aperçus. Les Oulad Oum el-Akhroua, enhardis par l'immobilité de nos cavaliers, se ruent sur eux avec de grands cris. Une décharge à bout portant des tirailleurs les surprend au milieu de leur élan. Ils tournent aussitôt le dos et vont rejoindre le gros de la tribu, qui émigrerait vers le cherif.

M. d'Ornano avait prévenu Laghouat et Bouçada de l'attaque dont il avait été l'objet. La tribu fuyarde fut atteinte dans le Bou Kahil, près du Kaf el-Ahmeur, et obligée de rentrer dans ses campements habituels.

Dès lors le pays était complètement soumis.

Dans la nuit du 14 au 15 avril 1861, une bande de fanatiques se rua sur le village de Djelfa et y commit plusieurs actes d'une sauvagerie révoltante.

Voici dans quelles circonstances eut lieu ce drame sanglant.

Dans la tribu des Oulad Si Ahmed vivait le nommé Tayeb ben Bou Chendoura (Chendouka suivant la prononciation vicieuse du pays). C'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'une complexion frêle et délicate, à la barbe clair-semée. Il n'avait aucune espèce d'instruction, et, par son origine et sa position de fortune, appartenait à la dernière classe des gens de la tribu. Avant d'être l'*Inspiré du Prophète*, il s'estimait très-heureux de pouvoir s'attribuer la qualité d'homme de peine d'un spahis. Mais il était affilié à la confrérie des Rahmania, dont font partie la plupart des Oulad Naïl.

Quatre ou cinq jours avant le mois de Ramadane de l'année 1277 (vers le 8 mars 1861), Bou Chandoura se rendit dans les diverses fractions des Oulad Si Ahmed, campées dans le Zarez Rerbi, pour assister aux *hadrat* ou réunions des frères.

Tout d'abord, on ne fit guère attention à lui; c'est à peine si quelques personnes, qui le connaissaient intimement, remarquèrent la profonde rêverie dans laquelle il semblait parfois plongé. Peu à peu on l'entendit prier plus fort que les autres, on le vit en proie à des mouvements nerveux, à des gestes

saccadés; son regard devenait fixe et hagard; il passait brusquement la main devant ses yeux, comme pour les protéger contre un faisceau de lumière trop intense. Puis il tombait dans une sorte d'extase; son visage s'illuminait d'un contentement intérieur, ses mains tendues en avant paraissaient retenir une vision prête à s'évanouir. Puis les spasmes et les convulsions succédaient à ce ravissement. Enfin, il prenait un *bendir* (tambour de basque), l'agitait et le faisait vibrer avec violence.

De pareilles scènes souvent renouvelées amenèrent l'étonnement et l'admiration. Bientôt les prières les mieux dites furent celles où il était présent. Il devint le président réel de toutes les réunions.

Sa réputation de piété ne tarda pas à embrasser tout le Zarez. Il visita les tribus des Oulad Oum Hani, Oulad Rouini, Oulad Abd el-Kader, Oulad Bou Abd-Allah. Il eut de fréquents entretiens avec les mokddem, obligés de subir ses emportements pour conserver leur popularité auprès des frères. Partout on lui baisait les pans de son burnous tout maculé, partout on l'appelait monseigneur Tayeb.

Soudain, dans les derniers jours du mois de Ramadane, il s'arme d'un bâton et se met à parcourir, en fou furieux, la tribu des Oulad Si Ahmed. Il franchit, avec une rapidité prodigieuse, l'énorme distance qui sépare chaque campement. Dès qu'il arrive dans une fraction, il passe devant les tentes, et, toujours courant, appelle les khouane avec des cris qui n'ont rien d'humain, et leur ordonne de se ranger en prière. Les frères s'assemblent en rond, et, dociles à sa voix, entonnent les oraisons accoutumées. Si Tayeb s'agite au milieu d'eux comme un possédé, menaçant tout le monde de son bâton. C'est avec des hurlements frénétiques qu'il prononce ces mots sacramentels : *La ilaha illa Allah* (Il n'y a de Dieu que Dieu).

Tout à coup, quelle n'est pas la frayeur de chacun, lorsque prenant entre ses mains la tête d'un frère, il murmure à son oreille quelques paroles incompréhensibles, lui mouille les lèvres de la salive qu'il amène sur les siennes, lui souffle trois fois sur la figure, lui fait quelques passes magnétiques sur le

corps, et aussitôt le malheureux tombe anéanti, sans connaissance. Bou Chandoura tourne autour de sa victime avec une rapidité de plus en plus grande, et, sans interrompre son mouvement circulaire, relève un à un les pans des vêtements de l'homme toujours inanimé, met à nu son ventre, et le frappe sur cette partie du corps de quelques coups de bâton si serrés et si rudement appliqués, qu'immédiatement remis sur ses jambes, le ressuscité partage l'enthousiasme de son maître : il saute, il bondit comme une bête féroce dans le rond formé par les khouane. Désormais, sujet et opérateur ne peuvent plus se séparer ; ils sont attachés l'un à l'autre par une chaîne invisible.

Tous les assistants sont successivement appelés à subir la même épreuve.

Un européen, transporté subitement en face d'un pareil spectacle, aurait cru assister à un sabbat diabolique et n'aurait certainement pu se défendre d'un sentiment d'effroi.

Des touffes d'alfa, jetées dans un brasier par une vieille femme, teignaient d'une lueur fauve les acteurs de cette bizarre représentation. Parfois une vive clarté se faisait jour à travers une épaisse colonne de fumée : alors au Nord, reluisaient les eaux argentées de la Sebkha occidentale, et au Sud, se détachaient les sables rougeâtres des dunes. Le fond du tableau était fermé par les sombres massifs du Djebel Sahari.

A la lueur de la flamme, on voyait s'agiter autour du feu, avec mille contorsions, mille gambades, paraître et disparaître, des formes humaines, vêtues de longues chemises blanches, serrées autour des reins par une courroie de cuir, des visages maigres et osseux, rendus blafards par le jeu de la lumière, puis des ombres gigantesques, courant sur l'immense plaine et parodiant, avec une grotesque exagération, tous les mouvements de ces convulsionnaires. Soudain, la flamme ne trouvant plus d'aliment, s'éteignait ; la nuit retombait, et l'on n'entendait que le bruit sourd et précipité du bendir, des cris faibles d'abord, rauques, se changeant peu à peu en hurlements. Bientôt un nouveau jet de lumière reproduisait la même scène étrange.

Jusque là, rien dans les paroles, rien dans les actions de Bou

Chandoura n'autorisait à préjuger le crime épouvantable dont il allait se rendre coupable. Ses façons de jongleur imitaient en tous points celles des Aïssaoua, autorisées dans nos villes.

Un certain nombre de Frères des Oulad Si Ahmed décidèrent, sous l'inspiration de Si Tayeb, un pèlerinage au tombeau de l'ancêtre de la tribu, Abd er-Rahmane ben Salem, situé à Aïn Riche, puis à celui du chikh El-Mokhtar (1), chez les Oulad Djelal du cercle de Biskra.

Le vendredi, 12 avril, à la fin du mois du jeûne, les Khouane de la fraction des Oulad Cherif, menés par Bou Chandoura, se mettent en marche et vont rejoindre à Guerbouça, à l'Ouest du Rocher de Sel, ceux des autres fractions qui les y attendent, sous la conduite du mokddem Si Sadok ben Sifer.

Les deux bandes réunies, le chiffre des pèlerins s'élevait à 80 personnes, en y comprenant les femmes et les enfants.

A la tête des pieux voyageurs, devait naturellement se trouver Si Sadok ben Sifer, comme mokddem. Mais la présence de Bou Chandoura a fait évanouir l'influence du chef régulièrement nommé; on ne lui prêtait plus aucune attention. Les uns disaient de Bou Chandoura que le chikh El-Mokhtar lui avait donné le don des miracles, les autres qu'il était l'*inspiré* du Prophète.

Les offrandes des pèlerins se composaient de moutons, d'agneaux, de chèvres, de boucs et de nombreux pots de beurre, partie portés par des chameaux et partie par des ânes, sous la surveillance des femmes et des enfants.

La caravane traverse la route de Djelfa, près du poste de Zemila, entre le Rocher de Sel et le chef-lieu de l'annexe. A la sortie du Djebel Sahari, à Tis el-Ouine, elle renouvelle ses provisions d'eau, puis continue sa route dans la direction d'El-Mouilah, ancien poste situé à 25 kilomètres à l'Est de Djelfa.

Les deux nuits déjà passées en marche, la première à Guerbouça, la seconde à Tis el-Ouine, avaient été employées par Bou

(1) Le chikh El-Mokhtar, mort six mois avant les événements que nous racontons, était dans le Sud, l'oukil ou grand-maître de la Confrérie des Rahmania.

Chandoura à répéter, sur divers khouane qui n'avaient pas encore eu l'occasion de sentir son souffle puissant, les épreuves précédemment décrites.

A Mouïlah, les Frères étendent par terre quelques burnoue qu'ils couvrent de rouina (1) et de kabouche (2). Ils se divisent par groupe de six autour de chaque burnous. Après avoir mangé et bu, Si Tayeb ordonne aux femmes et aux enfants d'aller rejoindre, avec les animaux, Si Sadok ben Sifer qui, depuis Tiss el-Ouine, marchait en avant en compagnie de quatre personnes seulement. Dès qu'ils ont disparu derrière les ondulations de la plaine, Si Tayeb ben Bou Chandoura, qui s'est adjoint deux chaouchs parmi les plus exaltés, réunit tout le monde autour de lui. « Nous allons maintenant retourner en arrière, du côté de l'Ouest, s'écrie-t-il. » Les plus sages, qui ne voient qu'une chose, c'est que leur voyage va s'allonger, font entendre quelques murmures. Si Tayeb frappe rudement de son bâton ceux qui n'avaient pas craint d'élever la voix. Si Sadok, prévenu du dessein de son rival, revient sur ses pas ; mais il s'arrête à quelque distance, regarde un instant et repart.

Cependant la rumeur augmente. Si Tayeb, une main armée de son bâton et l'autre d'un couteau, s'élance au milieu des Frères, menace à droite, menace à gauche. Tous fuient dans la direction de l'Ouest, poursuivis par Bou Chandoura vociférant. Ils arrivent, toujours courant, sur les collines de Bou Trifis, qui dominent Djelfa au Nord-Est, un moment avant l'approche de la nuit. Bou Chandoura commande halte à sa troupe, qui s'arrête. « Voilà Djelfa, s'écrie-t-il, ce nid de mécréants. Je veux l'exterminer. Du bout de mon doigt je ferai disparaître ce village de maudits sous terre. Vous n'aurez pas besoin de bouger ; seul je suffirai. Je défendrai à la poudre des chrétiens de parler contre nous. » Alors s'aidant encore de son bâton, il chasse devant lui, comme un troupeau de moutons, tous ces fanatiques, tous ces hommes

(1) Farine de blé grillé, détrempée dans l'eau au moment de manger.

(2) Mets composé de dattes, de beurre et de semoule grossière.

exaltés par les prières, le jeûne et des libations abondantes de lait fermenté. Ils n'ont aucun fusil, aucune arme à feu ; à peine sont-ils munis de quelques bâtons ou de méchants couteaux. Ils n'en volent pas moins, avec la plus entière confiance, à la conquête d'un fort et d'un village.

C'est en vain que quelques-uns essaient encore de se dérober à la volonté de leur chef par la fuite ou de se défendre contre ses coups. Leurs bras ne peuvent se lever, leur langue ne peut produire aucun son et leurs pieds les mènent forcément vers Djelfa. La terre même manquant sous leurs pas, n'aurait pas été un obstacle suffisant pour eux.

Ils se précipitèrent donc sur la route de Djelfa, toujours chassés par Si Tayeb. La faible distance qui les sépare encore de ce village est bientôt franchie. A 11 heures du soir, 14 avril, ils entrent dans la pépinière. Ils frappent à la porte du jardinier heureusement absent. Ils passent ensuite devant le fort, dont Si Tayeb heurte la porte, mais bien discrètement, de peur d'être entendu ; il ne veut pas donner l'éveil, mais faire croire à ses hommes qu'il a endormi la garnison.

Les Frères, Bou Chandoura à leur tête, descendent alors vers le village, dont la plupart des habitants sont endormis. Ils assaillent à l'improviste la première maison qui s'offre à eux. Les portes sont brisées à coups de pierres. Le propriétaire, qui se lève pour voir la cause du bruit, tombe dangereusement blessé ; son frère reçoit sur la nuque un coup de poignard qui met à nu la colonne vertébrale. Une petite fille est percée de couteaux dans son berceau. De là, toute la bande se rue dans les cafés arabes. Les musulmans qui y sont couchés ne sont pas à l'abri de la rage de ces forcenés. « Tue, tue ! » criait Bou Chandoura. Ils sont pires que les chrétiens, puisqu'ils vivent avec eux. » Un charretier qui traversait la place du marché est littéralement lardé avec une alène. Ils entourent les maisons où ils voient de la lumière, en enfoncent les portes, les fenêtres. Diverses personnes sont grièvement atteintes par les pierres qu'ils lancent. Un officier indigène, le sabre à la main, se fait jour au milieu d'eux et va prévenir les officiers logés au Bordj. Pendant ce temps un européen est encore assommé.

Ce massacre avait lieu aux cris de Allah ! Si Moussa ! Si El-Mokhtar !

Tout à coup, un éclair brille dans la nuit ; une détonation ébranle les rues du village ; un vide s'opère parmi cette bande d'égorgeurs, qui s'enfuit éperdue dans toutes les directions. La poudre des chrétiens avait parlé. Sept ou huit soldats du bataillon d'Afrique, sortis en reconnaissance, sous la conduite d'un officier du Bureau arabe, venaient d'arrêter subitement le carnage.

Les Frères laissaient sur le terrain trois morts et quatre blessés. Les spahis et les cavaliers du Bureau arabe, lancés aux trousses des fuyards, s'emparèrent encore de huit d'entre eux.

Depuis l'entrée au village de ces forcenés, tout s'était passé en bien moins de temps qu'il n'en a fallu pour le raconter.

Le lendemain, le village offrait un aspect bien pénible. Les portes, les fenêtres des maisons pendaient sur leurs gonds ; les vitres brisées couvraient le sol ; d'énormes pierres emplissaient les magasins ; les meubles étaient renversés ; de longues traînées de sang maculaient les rues ; d'énormes bâtons, des couteaux, des chachias jonchaient les endroits où la lutte avait été la plus ardente.

Les femmes et les enfants s'étaient réfugiés dans le fort ; on y avait également transporté les blessés.

Une petite colonne fut immédiatement organisée à Médéa, sous les ordres du colonel Abd El-Ali. La tournée qu'elle fit dans les tribus ramena le calme dans les esprits, qui, dans le premier instant, avaient cru à une insurrection générale du pays.

ARNAUD,
Interprète militaire.
